

### **3<sup>ème</sup> leçon sur la Providence.**

- 3<sup>ème</sup> Dimanche du Carême -

7 Mars 2010

Lc 13, 1-9

Dans notre réflexion sur la Providence pour ce temps de Carême, l'évangile de ce dimanche nous fait franchir un pas important en nous confrontant plus directement au mystère du Mal. Au premier dimanche, les tentations représentaient des épreuves, sans relever forcément du malheur, au contraire : elles peuvent être appétissantes ! Je vous proposais alors de distinguer ce qui est providentiel de ce qui est agréable : ne pas confondre ce qui est bon, ce qui fait du bien, et ce qui est bon pour nous : ce qui est bon pour nous peut être pénible. Il y a besoin de beaucoup d'efforts pour passer beaucoup d'épreuves.

Le truc, si je puis dire, consiste à ne pas raisonner uniquement à partir de soi, et l'événement de la Transfiguration au deuxième dimanche a l'avantage d'ouvrir l'horizon de la Providence en nous invitant à ne pas interpréter un acte ou un événement indépendamment d'une suite de signes : pris isolément, aucun événement n'est un signe, ne signifie rien. Autrement dit, autant il est important de ne pas tout prendre pour soi, de ne pas tout ramener à soi, autant il est important de savoir ce que cela signifie en soi.

Voilà que cette ouverture de notre champ de vision s'élargit encore avec le problème du destin collectif. Car le rapprochement du massacre perpétré par Pilate avec une autre mort collective de dix-huit personnes dans une catastrophe pose le problème du destin collectif.

Vous ne croyez pas au destin collectif ? Vous n'avez pas entendu l'affirmation de Jésus ? Vous aussi – nous aussi nous pouvons tous mourir au même moment !

Regardons-nous, frères et sœurs, dans cette église : imaginons que nous soyons dans un avion, que cette église soit un avion, et que cet avion soit en perdition – ou imaginez si vous préférez qu'un avion nous tombe dessus : regardez votre voisin – pas celui avec qui vous êtes venu, non l'autre : celui que vous ne connaissez pas. Et dites-moi que vous ne pensez pas au fond de vous-même qu'il serait injuste que vous mouriez en même temps que lui – avec cette personne avec qui vous n'avez rien à voir ?

Dans les endroits où la mort est très présente, où l'accident est fréquent, où la mort n'est pas comme chez nous réservée aux vieux et aux malades, ni reléguée dans les hôpitaux ou les hospices, - si je vous racontais mes guerres, je vous parlerais d'une expérience héroïque dans une base militaire où on expérimentait les parachutes ... - bref, dans ces milieux se développe une sorte de fatalité, qui fait dire après-coup : c'était son jour. Ou inversement, dans les cas de baraka, ce n'était pas son jour.

Fatalitas : le destin malheureux. L'homme vit avec la conscience profonde d'un destin personnel. Cela a besoin d'être évangélisé, mais c'est déjà un début de conscience de quelque chose qui nous dépasse.

Or, c'est cette conscience d'un destin personnel qui est mise à mal dans les épreuves collectives, où elle est comme chamboulée.

Destin collectif ou pas ? On s'en sort habituellement en ayant recours à l'idée d'un châtement collectif. Vous connaissez l'épisode des serpents au désert, les brûlants que Dieu envoie contre son peuple rebelle : il est l'exemple – l'exemple (dit saint Paul « pour nous empêcher de désirer le mal comme l'ont fait nos pères ») de la punition collective – certains ont râlé et nous sommes tous punis !

A ce problème compliqué du destin collectif, Jésus apporte une réponse inattendue, en parlant de conversion. La réponse est inattendue parce que nous concevons la conversion comme l'acte personnel par excellence, l'acte qui engage la liberté et l'intimité de la personne. Alors même que ce temps de Carême est un temps de conversion collective ! Cela mérite donc quelques explications.

Un matin de janvier, j'étais au bord de la mer, en Bretagne, le long d'une ville endormie, dont je ne vous dirai pas le nom. Je marchais sur la plage, le jour se levait lentement, et la clarté naissante était sublime. A gauche la mer, et l'immensité du ciel soulignée par l'horizon infini. A droite, les maisons serrées les unes contre les autres, comme pour lutter contre le froid du matin. Et tout au plus un bateau au loin ou un rocher au large, et devant moi, minuscule, un promeneur avec son chien.

Regardant le Ciel, et les formes nuageuses qui se défaisaient au gré du vent, je me suis mis à imaginer qu'elles allaient soudain former le visage et la forme du Christ en Gloire, le Christ en Majesté envahissant le Ciel, comme si les nuages se retiraient pour laisser place à la présence visible de Dieu partout et au même instant, au moment où on ne l'attendait pas, avant le réveil du matin. La Parousie !

Et je dois confesser la réaction pécheresse que j'ai eue : non pas la joie de voir enfin le Christ, mais la joie d'avoir eu raison ! Quelque chose de navrant comme un cri de victoire à l'adresse du monde païen : on vous l'avait bien dit ! On n'avait pas raison, nous les Catholiques !?

J'avais pas raison ? J'étais exactement comme le Pharisien de la Parole qui se réjouissait de ne pas être comme le Publicain !

Pitié, Seigneur, Pitié pour moi.

Dans l'évangile, les deux exemples de destin collectif malheureux sont suivis de la parabole du figuier stérile, et de l'espérance du vigneron, qui nous laisse deviner la question qui nous sera posée au moment de notre mort, à notre rencontre du Christ : Avec qui es-tu venu ? Qu'est-ce que ou plutôt qui est-ce que tu amènes avec toi ? De qui te reconnais-tu solidaire ? Qui est ton frère – Où est ton frère ? A qui as-tu porté du fruit ?

Avec qui es-tu venu ? A qui as-tu porté du fruit ?

L'Eglise, comme l'Évangile, est le rassemblement de personnes qui sont amenées à Jésus : Pierre par son frère André, les malades par dizaines, centaines et milliers, le paralytique par quatre hommes de bonne volonté, les habitants du village de Samarie par cette femme qui était allée chercher de l'eau. Bien sûr, c'est l'Esprit-Saint, plus que la force de l'habitude, qui vous a amenés ici dans cette église. Mais qui d'autre ? Ou en se servant de qui ?

Toutes ces personnes qui sont mortes dans des massacres ou des catastrophes, dont parle l'évangile ou dont parlent les journaux, toutes ces personnes qui sont mortes hier comme aujourd'hui, sans doute sont-elles entrées dans la Maison du Père : nous pouvons l'espérer. Nous le demandons dans nos prières. Mais qui les y a conduites ? Qui les y a préparées ? Si vous ne vous convertissez pas, vous périrez de la même manière.

En ce 3<sup>ème</sup> dimanche de Carême, l'évangile varie suivant les années. Les deux premiers dimanches étaient invariants (les Tentations puis la Transfiguration) : pour ce dimanche, les deux autres textes sont l'évangile de la Samaritaine et l'expulsion des vendeurs du Temple. Deux enseignements sur nos divisions entre nous.

La femme de Samarie, au moment où elle reconnaît que Jésus est un prophète (Jn 4, 19), lui pose la question pile exacte du lieu de culte : « Nos pères ont adoré sur cette montagne et vous, vous dites que c'est à Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer ».

La même question sous-tend l'expulsion des vendeurs du Temple : nous avons du mal à l'entendre parce que nous nous focalisons sur l'argent et le commerce. Mais en vérité, le problème des vendeurs du Temple est la séparation des riches et des pauvres, des juifs et des païens : « Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic » alors qu'elle est une maison de prière pour toutes les Nations. N'introduisez pas de séparations dans ce qui exige l'unité.

Lorsque Jésus, parlant de la Providence divine, dit que son Père fait pleuvoir sur les bons et les méchants, il révèle que la discrimination est étrangère à Dieu : elle est le péché de l'homme. Si vous ne vous convertissez pas, si vous persistez dans vos choix égoïstes, vous mourrez de la même manière, dans les hurlements et la division.

Je vais, pour conclure, vous laisser avec une phrase qui m'a beaucoup marqué cette année. Elle vient d'une femme pieuse, cinquante ans de mariage, avec une fidélité parfaite à la messe du dimanche et à ses prières du matin et du soir. Mais toute seule : son mari, baptisé, avait accepté un mariage religieux, mais sans plus. Alors que l'anniversaire des cinquante ans de mariage approchait, un jour, pour une raison mystérieuse, cette femme a dit à son mari : « de toutes façons, nous ne serons pas ensemble dans l'éternité ».

Quoi ?! J'ai été aussi scotché que le mari. Je l'ai même interrompue : comment pouvez-vous dire et penser quelque chose comme ça ? Ne croyez-vous pas que votre foi et votre fidélité sauvera votre mari ?

Elle ne savait même pas pourquoi elle avait dit ça.

Le mari a protesté : « je ne suis pas aussi impie que tu le penses ! Je crois, moi aussi ». Mais cela a produit un électrochoc : il a entrepris des démarches, rencontré un prêtre, il s'est confessé, a vécu une véritable conversion, dans son retour à l'Eglise et à la Messe. Il s'est même abonné au journal La Croix, provoquant l'étonnement de ses enfants : Quoi, papa, tu lis La Croix maintenant ?

La Providence de Dieu veut que nous soyons ensemble dans l'éternité. Ses chemins sont déconcertants, mais elle suppose ce destin collectif de l'humanité que certains ont le droit de refuser, mais pas nous. Le commandement que nous avons reçu d'aimer, et d'aimer jusqu'à nos ennemis, ne procède pas d'une performance à accomplir, mais de la réalité plus simple de l'Amour. Voilà la question qui nous sera posée : Avec qui es-tu venu ? A qui as-tu porté du fruit ?